

le joug de l'agriculture, s'amuse à chasser, à pêcher, à tirer de l'arc, à exercer sur la terre l'empire de l'homme.

Plusieurs de ces nations ont l'usage de la pluralité des femmes. Les peuples mêmes qui ne pratiquent pas la polygamie se sont du moins réservé le divorce. L'idée d'un lien indissoluble n'est pas encore entrée dans l'esprit de ces hommes libres jusqu'à la mort. Quand les gens mariés ne se conviennent pas, ils se séparent de concert, et partagent entre eux les enfans. Rien ne leur paraît plus contraire aux lois de la nature et de la raison que le système opposé des chrétiens. Le grand esprit, disent-ils, nous a créés pour être heureux, et ce serait l'offenser que de vivre dans un état de contrainte et de chagrin. Cette morale est d'accord avec le langage que tenait un miamis à l'un de nos missionnaires. *Nous ne pouvions plus bien vivre ensemble, ma femme et moi. Mon voisin n'était pas mieux avec la sienne. Nous avons changé de femme, et nous sommes tous contents.*

Un écrivain illustre, et qu'il faut encore admirer quand on n'est pas de son avis, pense que l'amour n'est point chez les Américains un principe d'industrie, de génie et de mœurs, comme il l'est en Europe, parce que les Américains, dit-il, ont un sixième sens plus faible qu'il ne l'est chez les Européens. On prétend que ces sauvages ne connaissent ni les tourmens, ni les délices de la plus ardente des passions. L'air et la terre, dont

l'humidité contribue si fort à la végétation, leur donnent peu de chaleur pour la génération. La même sève qui couvre les campagnes de forêts et les arbres de feuilles y fait croître, chez les hommes comme chez les femmes, de longues chevelures, lisses, épaisses, fortes et tenaces. Des hommes qui n'ont guère plus de barbe que des eunuques ne doivent pas abonder en germes reproductifs. Le sang de ces peuples est aqueux et froid. Les mâles y ont quelquefois du lait aux mamelles. De là ce penchant tardif pour les femmes, cette aversion qui les en éloigne dans le flux menstruel et dans les temps de grossesse, cette ardeur faible et passagère qui ne se réveille que dans certaines saisons de l'année. De là cette vivacité d'imagination qui les rend superstitieux, peureux dans les ténèbres comme des enfans, aussi portés à la vengeance que des femmes, poètes et figurés dans leurs discours, sensibles, en un mot, mais peu passionnés. Enfin de là venait sans doute en partie ce défaut de population qu'on a toujours remarqué chez eux. Ils ont peu d'enfans, parce qu'ils n'aiment pas assez les femmes; et c'est un vice national que les vieillards ne cessaient de reprocher aux jeunes gens.

Mais ne pourrait-on pas dire que la passion pour les femmes languit moins par le tempérament des sauvages que par leur caractère moral? Les plaisirs de l'amour y sont trop faciles pour y exciter puissamment les désirs. Parmi nous, en

effet , est-ce dans les siècles où le luxe favorise l'incontinence qu'on voit les hommes aimer le plus les femmes , et les femmes porter le plus d'enfans ? Dans quels pays l'amour fut-il une source d'héroïsme et de vertu , quand les femmes n'y encourageaient pas leurs amans par le refus de la pudeur , par la honte qu'elles attachaient aux faiblesses de leur sexe ? C'est à Sparte , c'est à Rome , c'est en France même , dans les temps de la chevalerie , que l'amour a fait entreprendre et souffrir de grandes choses. C'est là que , se mêlant à l'esprit public , il aidait ou suppléait au patriotisme. Comme il était plus difficile de plaire toujours à une femme que d'en séduire plusieurs , le règne de l'amour moral prolongeait le pouvoir de l'amour physique , en le réprimant , en le dirigeant , en le trompant même par des espérances qui perpétuaient les desirs et conservaient les forces. Mais cet amour qui jouissait peu produisait beaucoup. Aimer n'était pas un art , c'était une passion. Engendrée par l'innocence même , elle se nourrissait de sacrifices au lieu de s'éteindre dans les voluptés.

Quant aux sauvages , s'ils aiment moins les femmes que ne font les peuples policés , ce n'est pas peut-être faute de vigueur et de penchant à la population ; mais le premier besoin de l'homme arrête chez eux les cris du second. Le soin de leur nourriture épuise presque toutes leurs forces. La chasse et les courses ne leur laissent ni les moyens , ni

le loisir de peupler. Toute nation errante ne sera jamais féconde. Que deviendraient des femmes obligées de suivre leurs maris à cent lieues avec des enfans sur leur sein ou dans leurs bras ? Que deviendraient ces enfans eux-mêmes , privés d'une mamelle qui tarirait en chemin ? La chasse empêche donc la multiplication des hommes , et la guerre la détruit. Un sauvage guerrier résiste aux pièges séducteurs dont les jeunes filles cherchent à l'envelopper. Quand la nature oblige ce sexe à poursuivre celui qui fuit , et qu'elles vont solliciter les hommes jusque dans leur lit , ceux qui sont moins touchés de la gloire militaire que des charmes de la beauté se laissent aller à la tentation. Mais les vrais guerriers , à qui l'on apprend de bonne heure que la fréquentation des femmes énerve le courage et la force , ne se rendent pas. Le Canada n'est donc point désert par l'avarice de la nature , mais par le genre de vie de ses habitans. Aussi propres à la génération que nos peuples du nord , ils usent toute leur vigueur à leur conservation. La faim ne leur permet pas d'écouter l'amour. Si les peuples du midi donnent tout à cette seconde passion , c'est que la première est promptement satisfaite à très-peu de frais. Dans un pays où la nature produit beaucoup et l'homme consomme peu , toute la surabondance des forces se porte vers la population , qui d'ailleurs est secondée par la chaleur du ciel. Dans un climat où les hommes sont plus voraces

que la nature n'est prodigue, le temps et les facultés de l'espèce humaine sont absorbés par des fatigues qui nuisent à la multiplication.

Mais la preuve que les sauvages ne sont pas moins sensibles que nous à la passion des femmes, c'est qu'ils aiment bien plus leurs enfans. Une mère allaite son fils jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, et quelquefois jusqu'à six ou sept. Dès l'âge le plus tendre on respecte en eux leur indépendance naturelle. Jamais on ne les bat, jamais on ne les gronde, pour ne pas abattre cet esprit libre et martial qui doit former un jour la base de leur caractère. On évite même d'employer des raisons trop fortes pour les persuader, parce que ce serait une espèce de violence qu'on ferait à leur volonté. Comme on ne leur apprend que ce qu'ils doivent savoir, ils sont les enfans les plus heureux de la terre. S'ils viennent à mourir, les parens les pleurent amèrement. On voit quelquefois deux époux aller, après six mois, verser des larmes sur le tombeau d'un enfant, et la mère y faire couler du lait de ses mamelles.

Des liens plus durables encore chez les sauvages, ce sont ceux de l'amitié. L'amitié n'est pas précisément un devoir, puisqu'on ne peut pas la commander; mais c'est une union plus agréable, plus tendre, et même plus forte que celles qui sont formées par la nature ou par les institutions sociales. Tous ceux que ce sentiment délicieux a rapprochés s'accordent réciproquement des con-

seils dans les conjonctures difficiles, des consolations dans les malheurs, de l'appui dans les démarches, des secours dans l'infortune. Loin de chercher à diminuer les obligations de cette vertu, l'imagination se plaît à les exagérer. On veut qu'elle ne puisse pas exister sans un parfait abandon de soi-même, sans une entière renonciation à ses intérêts personnels en faveur de la personne véritablement chérie.

Il n'est pas donné à tous les hommes de jouir des douceurs de l'amitié. Plusieurs, à raison de la froideur et de la sécheresse de leur caractère, ne peuvent ni l'éprouver, ni la faire naître. Comment entrerait-elle dans le cœur d'un riche? Il n'est touché que de son opulence actuelle, du désir de l'augmenter, de la crainte de la perdre. Il ne faut au puissant que des adulateurs dont l'œil timide n'ose s'élever jusqu'à lui, des âmes avilies qui implorant basement sa protection. Quel appas pourrait-il trouver dans une communication intime que la dernière classe des citoyens pourrait goûter aussi-bien, ou mieux que lui? L'homme dissipé est également incapable d'affections profondes et durables: le faste, la variété des plaisirs, c'est tout ce qui l'occupe. Ses jouissances sont extérieures; son âme n'entre pour rien dans ses attachemens.

Chez les sauvages, l'amitié n'est jamais altérée par cette foule d'intérêts opposés qui, dans nos sociétés, affaiblissent toutes les liaisons, sans en

excepter les plus douces et les plus sacrées. C'est là que le cœur d'un homme se choisit un cœur pour y déposer ses pensées, ses sentimens, ses projets, ses peines, ses plaisirs. Tout devient commun entre deux amis. Ils s'attachent pour jamais l'un à l'autre; ils combattent à côté l'un de l'autre; ils meurent constamment sur le corps l'un de l'autre: alors même ils ont la douce persuasion que leur séparation ne sera que momentanée, et qu'ils se rejoindront dans un autre monde pour ne plus se quitter, et se rendre à jamais les plus grands services. Un Iroquois chrétien, mais qui ne se conduisait pas selon les maximes de l'Évangile, était menacé des peines éternelles. Il demanda si son ami, enterré depuis peu de jours, était en enfer. J'ai de fortes raisons pour croire qu'il n'y a pas été précipité, répondit le missionnaire. S'il en est ainsi, je ne veux pas y aller, reprit le sauvage. Il s'engagea sur-le-champ à changer de mœurs, et sa vie fut toujours depuis très-édifiante.

Les sauvages ont une pénétration et une sagacité qui étonnent tout homme qui ne sait pas combien nos arts et nos méthodes ont rendu notre esprit paresseux; parce que nous n'avons presque jamais que la peine d'apprendre, et très-rarement le besoin de penser. S'ils n'ont cependant rien perfectionné, non plus que les animaux en qui on remarque le plus d'adresse, c'est peut-être que ces peuples, n'ayant que des idées relatives,

aux premiers besoins, l'égalité qui règne entre eux met chaque sauvage dans la nécessité de les acquérir, et de passer toute sa vie à faire son cours de connaissances usuelles: d'où il résulte que la somme des idées de chaque société des sauvages n'est pas plus grande que la somme des idées de chaque individu.

Au lieu de méditations profondes, les sauvages ont des chansons. Leur chant, dit-on, est monotone. Mais ceux qui l'ont jugé tel avaient-ils une oreille propre et faite à les bien entendre? La première fois qu'on parle devant nous une langue étrangère, tout nous y paraît continu, dit et prononcé du même ton, sans aucune inflexion, sans prosodie. On ne commence à distinguer les mots, les syllabes, à s'apercevoir que les unes sont plus sourdes, les autres plus aiguës, ont plus ou moins de durée, qu'après une assez longue expérience. Ne faudrait-il pas du moins autant de temps pour prononcer sur la mélodie d'un peuple, qui doit être toujours subordonnée à sa langue?

Leurs danses sont presque toujours une image de la guerre, et communément exécutées les armes à la main. Elles sont si vraies, si rapides, si terribles, qu'un Européen qui les voit pour la première fois ne peut s'empêcher de frémir. Il croit qu'en un instant la terre va être couverte de sang et de membres épars, et que, de tous les danseurs, de tous les spectateurs, il ne restera pas un seul homme. N'est-il pas singulier que

dans les premiers âges du monde et chez les sauvages, la danse soit un art d'imitation, et qu'elle ait perdu ce caractère dans les pays policés où elle semble réduite à un certain nombre de pas exécutés sans action, sans sujet, sans conduite? Mais il en est des danses comme des langues; elles deviennent abstraites, ainsi que les idées dont elles sont composées. Les signes en sont plus allégoriques à proportion que l'esprit des peuples est plus raffiné. De même qu'un mot dans une langue savante exprime plusieurs idées, un pas, une attitude suffit pour rappeler plusieurs sentimens dans une danse raisonnée. C'est la faute des danseurs ou des spectateurs qui n'ont pas d'imagination, quand les uns ne donnent pas et que les autres ne voient point de caractère et d'expression à quelque danse figurée. D'ailleurs les sauvages ne peuvent peindre que des passions fortes et des mœurs féroces; les images en doivent être plus expressives dans leurs danses, qui sont le langage des gestes, le premier et le plus naïf de tous les langages. Les nations policées et paisibles ont à peindre des passions douces avec des images fines, propres à réveiller des idées subtiles. Cependant il faudrait quelquefois ramener les danses à leur origine, y retracer des mœurs simples, y faire revivre les premiers sentimens de la nature par des mouvemens qui les représentent, et s'éloigner des traces antiques et savantes des Grecs et des Romains pour revenir aux images

vigoureuses et parlantes des sauvages du Canada.

Ceux-ci, toujours livrés uniquement à la passion qui les occupe, ont une sorte de fureur pour le jeu comme tous les gens oisifs, et surtout pour les jeux de hasard. Ces hommes, ordinairement si taciturnes, si modérés, si maîtres d'eux-mêmes, si désintéressés, deviennent au jeu forcenés, avides, turbulens; ils y perdent le repos, la raison, et tout ce qu'ils possèdent. Dénués de la plupart des choses, curieux de ce qu'ils voient, et, dès qu'il leur plaît, pressés de l'avoir et d'en jouir, ils se livrent tout entiers aux moyens les plus prompts et les moins pénibles de l'acquérir. C'est une suite de leurs mœurs; c'est encore une suite de leur caractère. L'aspect du bonheur présent dérobe toujours à leurs yeux le mal qui peut le suivre. Leur prévoyance ne va pas même du jour à la nuit. Ce sont alternativement des enfans imbécilles, et des hommes terribles. Tout dépend du moment.

Le jeu suffirait pour les mener à la superstition, quand ils ne seraient pas sujets par leur nature à ce fléau de l'espèce humaine. Mais, comme ils n'ont pas beaucoup de médecins ou de charlatans en ce genre, ils souffrent moins de cette maladie que les peuples policés; ils y apportent mieux tous les tempéramens de la raison. Les Iroquois supposent confusément un premier être qui règle à son gré le cours du monde. Ils ne s'affligent pas du mal que cet être permet

ou laisse faire. Quand il leur arrive un événement fâcheux : *l'Homme d'en-haut l'a voulu*, disent-ils ; et il y a peut-être plus de philosophie dans cette soumission que dans tous les raisonnemens, toutes les déclamations de nos philosophes. La plupart des autres nations sauvages adorent ces deux principes, qui ne tardent pas à naître dans l'esprit humain dès qu'il a conçu des substances invisibles. Quelquefois c'est un fleuve, une forêt, la lune et le soleil qu'ils adorent ; en un mot, des êtres en qui ils ont remarqué une certaine puissance et du mouvement, parce que partout où ils voient un mouvement dont ils ignorent la cause, ils supposent une âme.

Ils semblent avoir quelque idée d'une autre vie ; mais, comme ils n'ont aucun principe de moralité, ils ne la croient pas destinée à la punition du crime, à la récompense de la vertu. Ils pensent que le chasseur infatigable, le guerrier sans peur et sans pitié, l'homme qui aura tué ou brûlé beaucoup d'ennemis, et rendu sa bourgade victorieuse, à sa mort passera dans une terre abondante, où toutes sortes d'animaux rassieront sa faim. Mais ceux qui auront vieilli sans gloire et dans l'indolence seront relégués à jamais dans un sol stérile, où la famine et les maladies les assiègeront éternellement. Leurs dogmes sont faits pour leurs mœurs et pour leurs besoins. Ils croient à des plaisirs et à des peines qu'ils connaissent. Ils ont plus d'espérance que de crainte ; ils sont

heureux jusque dans leurs erreurs. Cependant ils sont tourmentés par des songes.

Rien n'est si naturel à l'ignorance que d'attacher du mystère aux songes, que de les rapporter à quelque être puissant qui prend le moment où toutes nos facultés sont suspendues et liées par le sommeil pour veiller sur nous en l'absence de nos sens. C'est comme une âme étrangère qui s'introduit en nous pour nous avertir de ce qui se passe au loin dans l'avenir, toujours présent à l'être qui l'a déjà créé, quand nous ne le voyons pas encore. Ce préjugé, qui ne s'élève que dans un état de société commencée, fait chez les peuples policés les révélations, les apparitions, les communications avec la Divinité. Nul ne devient prophète sans avoir eu des songes. C'est le premier pas du métier : celui qui ne rêve pas ne prédit point.

Dans les climats âpres et rudes du Canada, chez des peuples qui ne vivent que de chasse, les nerfs sont quelquefois douloureusement affectés par l'intempérie de l'air, par les fatigues et les longues diètes. Alors les sauvages ont des songes, et ces songes sont tristes et funestes. Ils rêvent qu'ils sont entourés d'ennemis ; ils voient leur bourgade surprise nager dans le sang ; ils reçoivent des outrages, des blessures ; on leur enlève leurs femmes, leurs enfans, leurs amis. A leur réveil ils prennent ces visions pour un avis des dieux ; et la crainte, qui met cette opinion dans

leur âme, ajoute à leur férocité par la mélancolie dont elle teint toutes leurs idées et leurs sombres regards. Les vieilles femmes, inutiles au monde, rêvent pour la sûreté de l'état comme parmi nous les indolens prient et chantent. Quelques vieillards imbécilles rêvent avec elles pour les affaires publiques où ils n'ont point d'influence. Des jeunes gens inhabiles à la chasse, à la guerre, à la fatigue, rêvent aussi pour avoir part à l'administration de la peuplade. Vainement on a travaillé durant deux siècles à dissiper des illusions si profondément enracinées. *Vous autres chrétiens*, ont constamment répondu les sauvages, *vous vous moquez de la foi que nous accordons aux songes, et vous exigez que nous croyions des choses infiniment moins vraisemblables.* On voit ainsi toujours chez ces nations le germe du sacerdoce et des plus grands maux.

Sans ces affections mélancoliques et ces rêves, il n'y aurait rien de si rare que les querelles entre les particuliers. Des Européens qui ont vécu longtemps dans ces contrées assurent qu'ils n'ont jamais vu un sauvage en colère. Sans la superstition, il n'y aurait rien de si rare que les querelles de nation à nation.

Les querelles des particuliers sont ordinairement apaisées par le corps de l'état. La considération que la nation témoigne à l'offensé calme son amour-propre et dispose son âme à la paix. Il est plus difficile d'éviter les démêlés

et de pacifier les hostilités entre deux peuples.

La chasse est un germe de guerre. Dès que deux troupes séparées par des forêts de cent lieues viennent à se rencontrer dans leurs courses, à s'intercepter le gibier, elles ne tardent pas à tourner contre elles-mêmes les flèches qu'elles réservaient aux ours. Dès-lors une légère escarmouche est la semence d'une discorde éternelle. Le parti vaincu jure aux vainqueurs une vengeance implacable, une haine nationale qui vivra dans leur sang et renaîtra de leurs cendres. Cependant ces querelles s'éteignent quelquefois dans les blessures des deux bandes, quand de part et d'autre ce n'est qu'une jeunesse bouillante qui, dans l'impatience de son âge, est allée au loin faire l'essai de ses premières armes. Mais la rage des peuples entiers ne s'allume pas légèrement.

Quand il y a sujet de guerre, ce n'est pas un homme qui en juge, qui la décide et la déclare. La nation s'assemble, et le chef parle. Il expose les griefs et les injures. On pèse, on balance les dangers et les suites d'une rupture. Les orateurs vont droit à leur but, sans s'arrêter, sans s'écarter, sans prendre le change. Les intérêts sont discutés avec une force de raison et d'éloquence qui naît de l'évidence et de la simplicité des objets; avec une impartialité même dont la chaleur des passions laisse encore les esprits plus susceptibles que ne fait parmi nous la complication des idées. Si la guerre est décidée à l'una-

nimité des voix , à l'acclamation universelle , les alliés y sont invités. Rarement ils s'y refusent , parce qu'ils ont toujours quelque injure à venger , des morts à remplacer par des prisonniers.

Ensuite on s'occupe à choisir un chef. Lorsqu'un certain nombre d'hommes se réunissent pour exécuter une entreprise d'un intérêt commun , il faut que quelqu'un d'entre eux soit chargé de diriger les mouvemens de la multitude , dont il faut qu'il soit l'âme commune , l'âme qui commande aussi impérieusement à tous qu'aux membres du corps qu'elle habite , et qu'elle en soit aussi promptement , aussi fidèlement servie. Au moment où cette identité cesse , le désordre s'introduit. Ce n'est plus une armée qui tend au même but , ce sont des officiers isolés , des soldats séparés qui s'abandonnent à des desseins particuliers. Cette subordination , qui lie cent mille têtes , deux cent mille bras à un même général , est la qualité principale qui distingue nos guerriers modernes des guerriers anciens. Chez ces derniers , chacun se désignait son ennemi et allait le défier au milieu de la mêlée. Un combat n'était qu'un grand nombre de duels exécutés en même temps sur un champ de bataille. Il n'en est pas ainsi de nos jours. Ce sont de profondes , larges et denses masses d'hommes alignés et pressés , se mouvant en tous sens comme un seul. Autrefois c'était un duel d'homme à homme ; à présent c'est un duel de masse à masse. Le mou-

dre défaut de subordination amènerait la confusion , et la confusion un horrible massacre et une défaite humiliante.

L'éloignement qu'ont les sauvages du Canada pour tout ce qui peut gêner leur indépendance ne les a pas empêchés d'apercevoir la nécessité d'un chef militaire. Des capitaines les ont toujours menés au combat ; et , dans la préférence qu'ils leur accordaient , la physionomie était consultée. Ce moyen de juger des hommes serait peut-être défectueux et ridicule chez des peuples qui , formés dès l'enfance à contraindre leur air et tous leurs mouvemens , n'ont plus de physionomie , sont pleins de dissimulation et de passions factices. Mais le premier coup-d'œil ne trompe guère les sauvages , qui , guidés par la nature seule , en connaissent la marche. Après l'air guerrier , on cherche une voix forte , parce que , dans des armées qui marchent sans tambours , sans clairons , pour mieux surprendre l'ennemi , rien n'est plus propre à sonner l'alarme , à donner le signal du combat que la voix terrible d'un chef qui crie et frappe en même temps. Mais ce sont surtout les exploits qui nomment un général. Chacun a droit de vanter ses victoires pour marcher le premier au péril ; de dire ce qu'il a fait pour prouver ce qu'il veut faire ; et les sauvages trouvent qu'un héros balaféré , qui montre ses cicatrices , a très-bonne grâce à se louer.

Celui qui doit guider les autres dans le chemin